

## 6 FEVRIER 1944 – 6 FEVRIER 2004

Aujourd'hui, comme chaque année, nous nous retrouvons devant ce monument et cette plaque pour nous souvenir de ces jours tragiques qui ont vu, notamment, l'exil forcé de 32 hommes et 2 femmes parmi lesquels 15 ont terminé leur triste vie dans les crématoires de MAUTHAUSEN.

On parle beaucoup du devoir de mémoire et, pour ceux qui l'auraient ignoré ou oublié, je crois utile de rappeler :

- tout d'abord, que la mégalomanie et la folie expansionniste de Hitler ont entraîné une guerre qui, pour la France, s'est terminée par une défaite, en juin 1940. Dans l'immédiat, cette défaite nous a coûté plus de 200.000 morts (militaires et civils) et 1.845.000 prisonniers parmi lesquels 1.580.000 ont croupi dans les camps outre-Rhin. En outre, notre pays a été occupé jusqu'à la victoire finale de 1945 et a dû subir de très lourdes charges financières et matérielles ;
- de rappeler ensuite qu'à l'appel du Général DE GAULLE, et sous son impulsion, la lutte contre l'occupant s'est peu à peu organisée ; les Français libres ont combattu aux côtés des Alliés tandis que la Résistance intérieure se mettait en place sous forme de réseaux de renseignements et d'unités combattantes, les Maquis. Ce sont ces derniers éléments qui ont mené, avec bien souvent de faibles moyens et dans des conditions difficiles, des actions de guérilla qui sont vite devenues insupportables aux Allemands et qui ont amené des représailles contre les populations environnantes ;
- de rappeler enfin que les camps de concentration, créés en 1933, ont d'abord reçu des gens de races dites inférieures. (juifs, tziganes, malades) ainsi que des condamnés de droit commun et, ensuite, des opposants au régime hitlérien. Enfin, au fur et à mesure des conquêtes et annexions, on y admit tous ceux qui étaient dangereux, ou jugés potentiellement dangereux pour l'Allemagne
- En effet, sous tous les prétextes : opposition politique, race, insoumission, et même sans motif, environ 8 millions de personnes : hommes, femmes et enfants, toutes nationalités confondues, seront, en Europe, déportés dans les camps de concentration.
- Mais qu'est-ce qu'un camp de concentration ?
  - Un auteur a pu écrire : « C'est un immense trou, creusé par un régime totalitaire de race ou de classe, entouré d'un chemin de ronde avec miradors doublé d'une clôture électrifiée, où se concentrent, comme attirées par un aimant, toutes les misères de l'humanité : la faim, la soif, le froid, la maladie, les humiliations, les brutalités, où l'enfer n'aurait été qu'une simple cour de récréation, où l'histoire, la religion, les mœurs et les coutumes ont disparu, où les noms que l'on donne aux choses ne signifient plus rien. C'est la roue de l'histoire qui tourne à l'envers, un monde qui bascule à la verticale et dont toutes les normes sont inversées. »
  - 
  - Et c'est ainsi qu'on en arrive à expliquer facilement les événements de février 1944 sur le plateau et plus particulièrement à BRENOD.

Notre région, située en altitude et comportant des forêts étendues a vu très rapidement, s'implanter des groupes de jeunes gens opposés à la collaboration ou fuyant le service du travail obligatoire en Allemagne. Ce sont les Maquis qui harcèlent les troupes d'occupation et les inquiètent.

Les Allemands, après avoir d'abord réagi au coup par coup, décident de mener une action d'envergure et c'est ainsi que quelque 5.000 hommes encerclent le plateau et lancent des reconnaissances souvent accrochées par les maquisards. Le 5 février des coups de feu sont échangés au Monthoux et peu après une colonne ennemie traverse Brénod et se dirige vers Hauteville. De nombreux habitants, qui s'étaient tout d'abord réfugiés dans des fermes aux environs, rejoignent leur habitation lorsque les Allemands regagnent la plaine ;

Le lendemain, dimanche 6 février, les Allemands reviennent et cernent le village. Tandis que la nasse se referme, des patrouilles sillonnent les rues, entrent dans les maisons et invitent les hommes à se rendre sur la place. Les Allemands, accompagnés de traîtres, procèdent à des contrôles d'identité et à des interrogatoires à l'issue desquels les hommes de 16 à 45 ans sont mis à l'écart tandis que les autres rejoignent leur domicile. Le commandant de l'opération annonce alors aux personnes retenues : « Vous avez voulu la guerre. Vous avez la guerre. Votre village brûle. Nous vous prenons en otages ».

La nuit est tombée et les incendies font rage lorsque 23 hommes et une femme s'entassent dans un camion bâché qui, encadré par d'autres véhicules quitte la place. Après une nuit passée à l'hôtel Sibuet à PONCIN et un arrêt à AMBERIEU les prisonniers arrivent à l'Ecole de santé militaire, avenue Berthelot à LYON, siège de la Gestapo, où ils subissent à nouveau interrogatoires et contrôles d'identité. Ils sont ensuite emmenés au Fort Montluc et répartis dans des cellules.

A BRENOD, pendant la semaine qui suit, les Allemands, toujours guidés par des traîtres, poursuivent la recherche de ceux qu'ils qualifient de terroristes, incendient encore des maisons et procèdent à l'arrestation d'une dizaine de personnes. Des opérations similaires sont menées dans tout le canton et dans les cantons voisins de HAUTEVILLE et CHAMPAGNE, au cours desquelles des habitants sont abattus, certains après avoir été torturés, à CORLIER, EVOSGES, ARANC, le PETIT ABERGEMENT, HOTONNES, etc

Les prisonniers quittent le fort Montluc le 12 février et sont transférés au Frontstalag 122 à COMPIEGNE. Ce camp est un centre d'internement, une étape vers l'Allemagne. C'est ainsi que, le 22 mars, 1300 hommes sont dirigés, en rangs par 5 et par groupes de 100, vers la gare de COMPIEGNE. Il fait à peine jour, les rues sont désertes et des rideaux se soulèvent légèrement. La population a l'habitude de ces départs sans retour au petit matin. Quant aux prisonniers, aucun d'entre eux n'avait une idée quelconque de qui allait suivre..

Un train de marchandises stationne sur un quai de la gare, la locomotive est sous pression. Chaque groupe de 100 s'arrête devant un wagon aux portes ouvertes. Sur ces wagons on peut lire : 'Hommes 40-Chevaux 8 ». Sous les hurlements des soldats déchaînés et les aboiements furieux de chiens aux babines retroussées chaque groupe s'engouffre et se tasse dans le wagon. Lorsque le quai est vide les portes sont fermées et le train s'ébranle lentement pour un voyage qui, du 22 mars au 25 mars, sera ponctué de ralentissements ou d'arrêts en rase campagne, arrêts parfois motivés par des évasions ou des tentatives d'évasion. Les fuyards sont pourchassés et, rejoints, sont abattus sur le champ. Le voyage devient rapidement un enfer. Imaginez 100 personnes (et parfois davantage car ceux qui se trouvaient dans les wagons des évadés sont mis à nu et entassés dans les autres wagons) confinées dans un espace restreint. L'air devient vite irrespirable, des disputes éclatent, des coups sont échangés qu'il est bien difficile d'arrêter. Certains déraisonnent et même deviennent fous. D'autres s'évanouissent, tombent, sont piétinés, meurent. La boule de pain du départ est vite épuisée et une tasse de tisane distribuée en gare d'Ulm sera la seule boisson absorbée en trois jours.

Il fait encore nuit quand le train s'arrête enfin près d'une petite gare. Les portes s'ouvrent et dans une ambiance de cris, de hurlements et d'aboiements, pire que celle du départ, les prisonniers se mettent vite en rang par 5 et , en groupes de 100, empruntent un chemin enneigé pour arriver devant une forteresse qui se découpe, sinistre, au sommet d'une colline. C'est le camp de MAUTHAUSEN. Après une longue station en plein air, le nez au mur, le jour se lève enfin et les déportés entrent dans un sous-sol où ils abandonnent tout, absolument tout ce qu'ils ont, passent à la douche et sont complètement rasés.

Dans une baraque ils perdent leur identité et ne seront plus, à l'avenir, qu'un numéro qu'il faudra vite apprendre en allemand. Vêtus d'une chemise et d'un caleçon bien minces, méconnaissables, ils se retrouvent finalement dans une baraque dite « de quarantaine » où ils vont faire l'apprentissage de la vie et des mœurs concentrationnaires, vie qui va se poursuivre bientôt dans un des petits camps disséminés dans toute l'Autriche. On a compté environ 70 de ces camps appelés kommandos, dont l'effectif variait d'une centaine d'hommes à plus de 10.000. Les Berniolans se sont trouvés éparpillés à Gusen, Linz, Loibl-Pass, Ebensee ou Wiener Neudorf.

A partir de ce moment les déportés vont mener une vie de bagnards et devront lutter sans cesse, la peur au ventre, contre la faim, la soif, le froid, la fatigue, dans la hantise de la maladie, des coups et d'une mort sans cesse présente, dans l'ignorance totale du sort de leurs proches et des événements extérieurs.

Il leur faudra souffrir encore lors du repli des kommandos sur MAUTHAUSEN. Par exemple, ceux de Wiener-Neudorf marcheront pendant une douzaine de jours, sur près de 220 km, le regard obstinément fixé sur les talons de celui qui précède, et ont dû, pour survivre, manger de l'herbe et même des escargots crus ! Ce repli a été jalonné par l'exécution automatique et instantanée de ceux qui, malades ou découragés, ne pouvaient plus ou ne voulaient suivre.

Pendant près d'un mois les déportés végètent et attendent l'issue de leur existence. Finalement, le 5 mai 1945, une auto-mitrailleuse américaine pénètre dans le camp que tous les gardiens ont quitté. Elle est accueillie avec un immense soupir de soulagement car elle marque la fin du cauchemar. A partir du 18 mai c'est enfin le retour vers la famille et le pays. Malheureusement la joie du retour est ternie par l'absence de nos 15 camarades restés sur une terre qui ne nous aura guère été hospitalière

Oui, malgré leur courage et leur envie de vivre, ceux dont les noms figurent sur cette plaque ne sont pas revenus. C'est en leur mémoire que je reprendrai les paroles qu'a prononcées notre frère de misère, Albert RAVOT, ici même, il y a 20 ans aujourd'hui : « NOUS SOMMES LA POUR NOUS SOUVENIR ET NOUS RECUEILLIR MAIS AUSSI POUR MANIFESTER NOTRE AFFECTUEUSE SYMPATHIE AUX FAMILLES DES DIPARUS. POUR TEMOIGNER AUSSI, TANT QUE NOUS LE POURRONS ENCORE , SANS HAINE ET SANS ESPRIT DE VENGEANCE, AFIN QUE L'OUBLI NE S'INSTALLE PAS ET QUE LES JEUNES GENERATIONS SACHENT, SE SOUVIENNENT ET OEUVRENT POUR QUE L'ON NE REVOIE JAMAIS CA «

Au nom de nos camarades disparus et au nom des survivants, je vous remercie tous, très vivement, de votre présence et de votre attention. Et je remercie tout particulièrement les enfants de déportés qui ont fortement contribué à la réussite de cette journée.